

## SAINT-MARTIN CHEZ MADAME DE CHASTENAY

Non point en son appartement, ni dans le souvenir du Philosophe inconnu (sur quoi voir les indications de Mon portrait exploitées par le Calendrier en cours de publication dans Renaissance traditionnelle), mais dans les Mémoires de Madame de Chastenay, 1771-1815, publiés par Alphonse Roserot, en deux volumes, à Paris, chez Plon, en 1896. Le texte a été établi et annoté par Roserot qui avait épousé la petite-fille de l'exécuteur testamentaire de M<sup>me</sup> de Chastenay. Un extrait (p.I-III) de son introduction campe assez bien l'auteur, de très haute stature.



LOUISE-MARIE-VICTOIRE, COMTESSE DE CHASTENAY

1810

Madame la comtesse Victorine (1) de Chastenay-Lanty, auteur de ces Mémoires, née à Paris au mois d'avril 1771, est morte à Châtillon-sur-Seine le 9 mai 1855. Avec elle s'est éteinte une famille qui tenait un rang distingué en Bourgogne (2).

Mme de Chastenay ne fut pas mariée. Elle dut au titre de chanoinesse, qui lui fut conféré dès l'âge de quatorze ans, d'avoir été appelée « Madame » par ses contemporains.

---

(1) Mme de Chastenay a toujours été appelée *Victorine*, quoique son acte de baptême (12 avril) indique les prénoms de Louise-Marie-Victoire.

(2) Elle eut un frère, le comte Henri de Chastenay, pair de France, mort avant elle, en 1834, et marié à Henriette de Laguiche, dont il n'eut pas d'enfants.

Quoique bien jeune encore au moment de la réunion des États généraux, elle fut à même de juger les préliminaires du grand drame qui allait se jouer et les acteurs destinés à y prendre part. Tenant à la Cour par ses relations de famille, et à la partie libérale de l'Assemblée par son père, député de la minorité de la noblesse, elle occupait une situation exceptionnelle pour bien voir le monde ancien prêt à disparaître, et le monde nouveau qui allait le remplacer. D'autre part, une instruction très supérieure à celle des jeunes filles de son temps, un rare esprit d'observation, un jugement droit, — qualités naturelles développées dès son jeune âge par de fortes études, — lui permirent d'apprécier avec une entière maturité d'esprit les événements qui se déroulaient sous ses yeux.

Ses Mémoires, écrits sans prétention, avec une élégante facilité et une distinction contenue, nous montrent sous un jour piquant les principaux personnages de cette époque mémorable ; la peinture des mœurs et des usages y tient également une place importante.

On se tromperait, cependant, si l'on croyait ne trouver dans cette lecture qu'un agréable passe-temps. Sans doute, une femme, si remarquable fût-elle, ne pouvait prendre une part active au mouvement politique ; mais Mme de Chastenay s'y trouva mêlée par la force des circonstances. La préoccupation de sa propre sûreté et de celle de ses parents, dans les moments de troubles ; le désir de faire rendre justice aux victimes de la Révolution, et d'obliger, d'une manière générale, tous ceux qui réclamaient son appui, la mirent en relation avec un grand nombre d'hommes politiques de cette période agitée. Par la suite, plusieurs de ceux qu'elle avait ainsi connus lui servirent d'introducteurs dans le monde impérial, où ils venaient eux-mêmes de pénétrer.

La supériorité de son intelligence, son goût pour les études les plus variées, sa qualité de femme auteur, l'alliance, dans sa personne, d'une origine nobiliaire et de sentiments très modernes, l'ont fait rechercher à la fois par les savants et les littérateurs et par les hommes de gouvernement. Aussi bien, l'histoire littéraire et celle des grands événements politiques trouveront ici des éléments d'une égale importance.



VICTORINE DE CHASTENAY

d'après un dessin fait par son frère dans la prison de Châtillon

1794

\*  
\*       \*

Le passage consacré au Philosophe inconnu par M<sup>me</sup> de Chastenay figure dans le second volume, p. 439. Il a été rédigé entre 1810 et 1817; la rencontre qu'il rapporte eut lieu sous le Consulat, en 1801.

Il me serait difficile de peindre avec détail toutes les circonstances de mon séjour de quatre mois à Paris. Je vis M. de La Harpe chez Mme de Clermont, qui se vantait d'avoir été pour lui l'organe de la grâce et l'ange de sa conversion. Ses manières un peu arrogantes me surprirent. Deux ou trois exclamations qui lui échappèrent sur plusieurs choses que je hasardai, me firent pourtant goûter, mieux que je ne l'eusse fait, la haute suprématie qu'il voulait s'attribuer. Il me dit que j'étais aimable, et

j'avoue que j'en fus flattée; pour couronner tout son éloge, il voulut m'embrasser (1). Il me sembla que tout le monde autour de moi pensait que je devais en être fière: je me laissai embrasser, quoique un peu étourdie de cet excès d'enthousiasme.

Ce fut, je crois, vers le même temps que je rencontrai dans la même maison M. de Saint-Martin, le patron des illuminés (2), dont son livre fameux *Des erreurs et de la vérité* (3) passe, je crois, pour l'évangile. Ce livre, résultat mal digéré de quelques doctrines antiques, de quelques méprises de mots, de beaucoup d'ignorance et de quelque savoir pédantesque, est inintelligible à quiconque croit lire du français, et fort peu lumineux pour quiconque apprend à le traduire. M. de Saint-Martin plaisanta, avec beaucoup de grâce et de douceur, sur les obscurités de son livre; il me conseilla, pour l'entendre, de le prendre à la dernière page et d'aller toujours en remontant.

---

(1) La Harpe avait alors soixante et un ans.

(2) Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), dit le *Philosophe inconnu*.

(3) Paru pour la première fois en 1775, 2 part. in-8°.

Plus que l'opinion banale de M<sup>me</sup> de Chastenay sur son premier livre, admirons la sagesse souriante du théosophe qui se résignait à l'incompréhension insurmontable et moquait gentiment les gens qui ne vivent qu'à la surface de leur être, en se moquant un peu lui-même. M<sup>me</sup> de Chastenay ne fut pas la seule dans ce cas. (Des recherches effectuées dans la correspondance de notre auteur ont manqué de nous gratifier d'aucune lettre de Saint-Martin.)